

Portraitiste d'oiseaux

Il n'a jamais été à l'univ' mais il a un diplôme. Il n'est pas vraiment « scientifique » mais il est considéré comme tel. Il n'a jamais reçu de subsides officiels mais il ne cesse de s'en aller au bout du monde. On dirait que Thierry Robyns de Schneidauer, naturaliste, est né dans un autre siècle...

Oiseau de proie en vol plané ou zibeline à l'affût au bord de son trou, je ne sais. Mais comme tous les gars de son espèce, je veux dire ceux qui ne vivent que pour et par la nature, Thierry Robyns a quelque chose d'animal. Un regard qui happé à la seconde le geste inhabituel, l'élément qui bouge. Une station assise, qui tel un lion tapi au fond de sa savane, se dit qu'après tout, il ne peut rien lui arriver. L'économie des gestes qui ne sont pas nécessaires, absolument. Une sorte de fatalité physique qui se lit dans l'allure, nonchalante sans l'être, dans le discours. Et surtout cette obstination presque primaire d'arriver à faire ce qu'il veut dans la vie, sans beaucoup s'occuper du reste. Et ce qu'il veut, ce qu'il a toujours voulu, ce dont il a rêvé alors qu'il jouait aux billes dans la cour de l'école : c'est, tout d'abord, voyager ; ensuite, observer le monde animal et l'étudier comme il l'entend ; enfin partager ce qu'il a vu, ce qu'il a découvert. La protection, bien entendu, découle de tout ce qui précède : le dénominateur commun de tous les naturalistes.

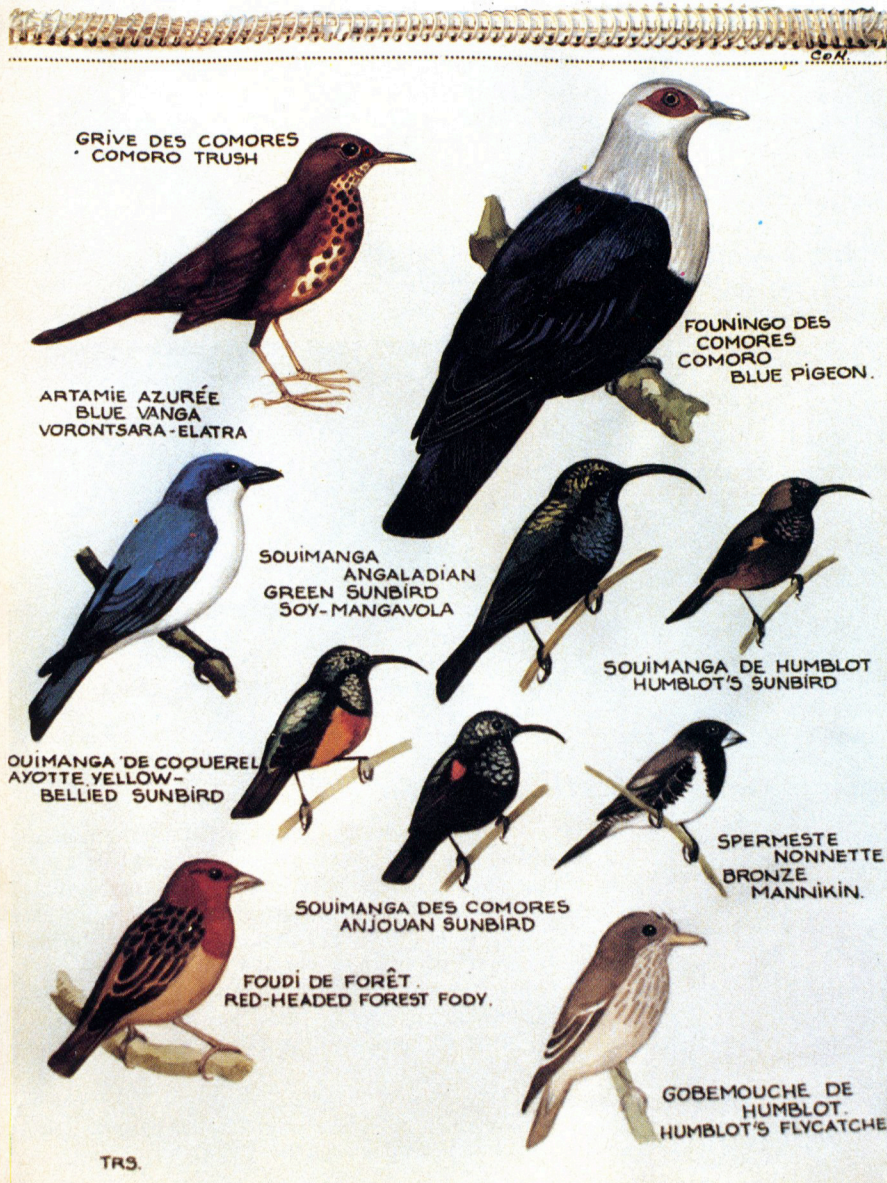
Le Vif/L'Express : *Etre naturaliste de profession et autodidacte, ça peut s'accorder ?*

Thierry Robyns : Je suis un autodidacte depuis le début et je le serai jusqu'à la fin. Dans certains pays, figurez-vous, pour ceux qui n'ont pas étudié sagement mais qui en veulent comme on dit, on n'a qu'à présenter des examens et l'on reçoit, en cas de réussite bien entendu, un diplôme universitaire agréé internationalement. Cela se pratique notamment en Hollande et dans les pays anglo-saxons. En ce qui me concerne, je n'ai eu qu'à présenter un rapport sur mes diverses activités et plus précisément sur celles qui m'ont occupé pendant deux ans au Zaïre en tant que conservateur du parc Mobutu près de Kinshasa, pour être reçu à l'université de Wageningen. Mais je dois aussi avouer qu'à l'école j'ai toujours été un cancre qui n'en faisait qu'à sa tête et n'a même pas terminé le secondaire.

— *Ne pas avoir suivi l'itinéraire conventionnel des études universitaires, c'est un handicap dans votre profession ? Je veux dire : le milieu scientifique accepte ce genre de démarche ?*

— Il faut bien vous dire que dans tout ce qui touche à la nature et à la conservation des espèces en voie de disparition, nous avons beaucoup à faire avec

Planche extraite du premier guide-nature réalisé par Thierry Robyns de Schneidauer.





Le quotidien d'un naturaliste est plus que banal. Ici, Thierry Robyns en train de dessiner les planches de son deuxième guide-nature sur la faune de l'océan Indien. Il tente de s'en tenir à deux dessins d'animaux par jour.

les Anglais, passés maîtres en la matière. Eh bien, savez-vous la différence qu'il y a entre leur conception du naturaliste et la nôtre ? Ici, sur le Continent, il semble que nous ayons un malin plaisir à considérer tout ce qui n'est pas diplômé selon la voie officielle comme des amateurs avec toute la connotation péjorative que cela comporte. Ce n'est qu'un amateur, dit-on ici.

En Angleterre, on est plus précis : c'est un biologiste « on the amateur way ». Ce qui n'implique nullement que celui que l'on désigne ainsi soit automatiquement classé dans une sous-catégorie, moins qualifiée que les autres. Lorsque je dirigeais la station biologique du Zwin (Thierry Robyns y a travaillé dix ans), les profs d'univ' ne essaient de me répéter : Robyns, tu dois avoir un diplôme. Je leur répondais alors que, tout d'abord, j'étais marié, père de famille et que n'ayant pas de diplôme secondaire, il me serait impossible d'y rentrer, à l'univ'. Et ensuite, je leur disais que bon nombre d'étudiants travaillaient pour obtenir, entre autres, la place qu'alors j'occupais... En revenant du Zaïre, je me suis occupé de mon diplôme parce qu'on n'arrêtait pas de revenir avec ce sujet... — *C'était quel boulot exactement, au Zaïre ?*

— J'avais été engagé pour la création d'un mini-parc naturel situé aux abords mêmes de Kinshasa. Il s'agissait en fait d'établir les bases d'un futur parc national d'envergure et surtout de permettre aux Africains qui n'avaient pas la possibilité de s'enfoncer à l'intérieur du pays, de pouvoir quand même se faire une idée sur la faune de leur immense pays. Une sorte d'école, si vous voulez, qui devait servir d'introduction à la connaissance ou à l'étude des espèces animales. Il y avait aussi une station d'élevage que nous avons créée avec des cages de quarantaine et toute l'infrastructure habituelle de ce genre d'installation.

— *Dans le milieu scientifique, vous êtes connu pour vouloir faire le relevé de toute la faune ornithologique de l'océan Indien. Exact ou non ?*

— Oui et non. Ou plutôt incomplet. Le travail que j'ai entrepris il y a maintenant bientôt douze ans, c'est de faire une série de guides-nature concernant les espèces animales peuplant les pourtours de l'océan Indien. Je prévois de faire cinq livres qui reprendraient chacun une zone assez vaste, comme l'archipel indonésien par exemple. Le premier de ces ouvrages a été publié il y a presque quatre ans et se concentrait sur les îles Madagascar, Comores, Seychelles, Maurice et la Réunion. —



stock vient de périr dans l'incendie des Editions Duculot. Pas de chance, le bouquin est devenu introuvable.

— *Ce n'est pas un peu vaste comme projet, l'océan Indien ?*

— Non. Il faut bien vous dire en effet que je ne cherche pas à étudier chaque espèce en détail. Mon propos est de faire un ouvrage de vulgarisation scientifique sur une partie du monde qui est encore assez peu connue. Ce genre de livre s'adresse principalement à trois catégories de personnes : les scientifiques qui s'en vont pour la première fois sur le terrain et qui ne disposent pas d'ouvrages généraux sur lesquels ils peuvent s'appuyer éventuellement sans courir de trop gros risques d'erreur. Deuxième cible : les profs locaux qui veulent enseigner ce qu'est leur nature aux élèves. Vous savez, dans des îles comme les Seychelles, il n'existe aucun bouquin de zoogéographie sérieux sur les espèces animales rencontrées là-bas. Et enfin, troisième public que je vise : le touriste averti qui s'en va découvrir le monde et qui s'intéresse à ce qu'il voit dans la nature. Plus nombreux qu'on ne croit sont ceux qui veulent autre chose que du bronzing pile et face pour leurs vacances...

— *Le Zwin, le Zaïre, l'océan Indien, une suite logique dans tout ça ?*

— Pas forcément. Mais je trouve l'océan Indien particulièrement fascinant. Cette partie du monde a été le théâtre de toute une partie de l'histoire de notre Occident avec les grandes découvertes et la célèbre Compagnie des Indes Néerlandaises. C'est un océan gigantesque qui permet de faire un tour complet des milieux les plus divers. Cela donne aussi l'occasion de côtoyer des civilisations complètement différentes, de se rapprocher du monde hindouiste, d'effleurer la mentalité du monde arabe qui envoyait au neuvième siècle déjà des ambassadeurs en Chine ! Au fond, la nature ne m'intéresse que si elle est replacée dans son contexte culturel...

— *A vous entendre, on dirait que vous n'avez pas de problèmes du côté de la bourse. Votre métier vous fait vivre ?*

— A l'époque de mes débuts, c'était fort difficile. J'essayais de gagner ma vie en faisant de la restauration de tableaux par exemple (j'ai fait des études d'Arts Déco), en faisant des expositions de peinture, ou bien en guidant des safaris. La dernière solution était bien évidemment intéressante, car je m'étais arrangé avec une agence de voyage pour établir moi-même les circuits touristiques, ce qui me donnait la possibilité d'aller à peu près là où je

voulais aller, tout en respectant le désir de découverte des participants. En exerçant le métier de guide, j'approfondissais en même temps et à chaque voyage mes connaissances sur le terrain : d'ailleurs, notre démarche avec les touristes se rapprochait fort de la manière scientifique de voir les choses. Chaque soir, en effet, la journée se terminait par un briefing général au cours duquel chacun notait avec soin les différentes espèces animales qu'il avait vues au cours de la journée. Lorsque je voyage seul, je n'agis pas différemment. Il faut bien vous dire que mes clients étaient, comme moi, passionnés par les choses de la nature. Si j'ai aujourd'hui abandonné ce type d'activités, c'est parce que j'ai été découragé par les difficultés qu'il y a à recruter des participants. On offre de plus en plus à la clientèle qui se montre de plus en plus exigeante. En ce qui concerne mon mode de vie actuel, je ne peux pas encore dire que mon métier me fait vivre. Il faut se débrouiller.

« Je trouve l'océan Indien particulièrement fascinant »

— *Le genre de voyages que vous devez effectuer coûte cher, non ?*

— Vous savez, cela fait plus de trente-cinq ans que je fréquente le milieu international des naturalistes, des biologistes, des gens qui s'occupent de près ou de loin de la conservation de la nature. Et le projet que j'ai, intéresse beaucoup de monde. Tout d'abord, j'ai été retenu parmi les vingt-six lauréats du concours « Rolex Awards for Enterprise », ce qui me donne une sacrée carte de visite. Ensuite, j'informe les gens de mon entreprise en jouant cartes sur table : je suis free-lance, j'ai pas un sou et je fais une série de bouquins sur la faune de l'océan Indien dont le premier est déjà paru. C'est ainsi que j'ai pu rentrer en contact avec des biologistes anglais travaillant dans le désert du sultanat d'Oman. Ça les intéressait de savoir que quelqu'un faisait un bouquin sur l'océan Indien. Ils m'ont répondu : la bouffe sur place, les déplacements, le logement, tout est à notre charge, débrouillez-vous pour arriver jusque chez nous. C'était fantastique de pouvoir se rendre là-bas et de voir par exemple que le sultan d'Oman, formé sévèrement en Angleterre, se préoccupait fort de la conservation des espèces vivant dans ses déserts. J'ai pu ainsi observer pendant de longues

semaines le travail de ces scientifiques qui réintroduisaient l'oryx d'Arabie (en voie de disparition) dans les déserts sud arabiques. Ils avaient commencé par capturer quelques spécimens qu'ils avaient envoyés aux Etats-Unis afin de les mettre en sécurité, d'essayer de les faire se reproduire et avoir toute latitude d'établir pendant ce temps les bases solides d'une réserve naturelle. Heureusement, les oryx se sont reproduits en captivité et ont été retransportés dans leur habitat originel sous la surveillance de mes amis anglais. Ah, l'Arabie, c'est quelque chose... !

— *Une fois sur le terrain, vous faites des recherches ou simplement de l'observation ?*

— Comme je me suis fixé une tâche assez conséquente et que mes ouvrages restent des ouvrages de vulgarisation, je ne dois pas effectuer le même genre de travail que par exemple les Anglais qui vivaient en plein désert depuis des années dans le sultanat d'Oman. Il faut bien vous dire qu'il n'y a rien qui ressemble plus à un désert qu'un autre désert. C'est une boutade évidemment, mais un genre de faune comme celle qui se trouve dans les déserts sahariens se rencontre presque dans tous les autres déserts, quelle que soit leur situation géographique. Il suffit de retirer, des différents déserts, les espèces endémiques (qu'il faut étudier à part), le reste étant fort semblable...

— *Un scientifique ne va pas hurler lorsque vous dites cela ? Le Gobi, par exemple, peut-il être comparé au Sahara ?*

— J'entends bien me situer sur le plan plus particulier de l'océan Indien. Ce que je veux dire, c'est que, bien entendu, les espèces changent d'un biotope à un autre mais ce qui intéresse surtout les chercheurs que nous sommes, ce sont les procédés d'adaptation des différentes espèces à leur milieu. Et ceux-là sont les mêmes partout, à condition bien entendu que l'animal soit placé dans des conditions identiques d'existence et de survie.

— *Pour un naturaliste, l'observation est primordiale. Peut-on apprendre à voir ? A regarder ? A observer ?*

— J'ai appris à voir en dessinant. C'est comme une habitude que l'on attrape. C'est la manière de voir qui compte. Au Zwin, par exemple, lorsque je guidais des gens et qu'un oiseau se trouvait là où il n'avait pas l'habitude de se trouver, même lorsqu'il était très loin, je le voyais. Les paysages que je vois tous les jours, c'est comme un tableau que j'aurais en permanence devant moi, un tableau qui s'anime lorsque quelque chose bouge. Bien entendu, on peut apprendre en quelque sorte à observer ce qui se passe dans la



Thierry Robyns en repérage le long de l'océan Indien à Madagascar. Une île fascinante, que ne connaissent pas assez les Européens.

nature, mais il y a des yeux qui sont plus perçants que d'autres. Lorsque j'effectuais mes stages de formation à la station biologique de Peter Scott, le grand naturaliste me disait toujours : toi, tu regardes une minute et tu dessines dix minutes ; eh bien, c'est tout le contraire qu'il faut faire ! Il faut regarder dix minutes et dessiner une minute... Maintenant, je peux dessiner un vol de canards sans même l'observer directement.

— *Etre passionné comme vous semblez l'être par la conservation des espèces, c'est un instinct ?*

— Je dois vous avouer que c'est la chasse qui m'a amené à la conservation. J'ai été élevé dans ce genre de milieu où, à douze ans, on vous met une pétoire dans les pattes. Dans mon environnement familial, il y avait beaucoup de chasseurs. Lorsque j'avais tiré quelque chose, j'ai toujours voulu conserver une image de ce que j'avais pris, de façon à ce qu'il en reste quelque chose.

— *Le sempiternel alibi des chasseurs...*

— Croyez-moi, dans un milieu de chasseurs, on peut devenir conservateur, à outrance, si je puis m'exprimer ainsi. C'est ainsi que j'ai commencé à dessiner. Il y a exactement cinquante-trois ans que je dessine des animaux.

— *L'écriture, la plume, où s'arrête votre travail ?*

— Tout commence toujours par des expériences vécues, je parle ici de mes ouvrages concernant l'océan Indien. Mes descriptions ne sont en rien « scientifiques » dans le sens conservateur du terme. Je veux faire partager ce que j'ai vu, comment j'ai interprété les choses. Je suis en train aujourd'hui de dessiner un lion et un chacal. Vous allez me demander où je les ai trouvés, ce lion et ce chacal. Eh bien, ce sont deux animaux avec lesquels j'ai vécu dans la petite réserve au parc Mobutu. En fait, j'ai toujours voulu faire un peu ce que Selma Lagerlöf avait réalisé avec son Nils Holgersson qui est, plus que toute autre chose, un fabuleux livre de géographie. Je veux replacer la nature dans son cadre plus général, c'est-à-dire, le pays, les habitudes, les traditions, la mentalité générale.

— *Ce que faisaient en somme les explorateurs comme Russel Wallace au siècle dernier...*

— Vivre autrement, travailler autrement ne m'intéresse pas...

— *D'après vous et en regard de votre expérience sur le terrain, quels sont les grands dangers qui menacent actuellement les espèces en voie d'extinction ?*

— La destruction de l'habitat, c'est-à-dire souvent la mise à bas des forêts, et

aussi le braconnage.

— *Vous aimez les animaux ?*

— Le biologiste est un homme d'une monstrueuse indifférence. On naît, on passe, on meurt. C'est le cycle de la vie. Bien entendu, les animaux m'intéressent au plus haut point, mais je ne peux pas dire si je les aime ou non. Aimer, c'est un report affectif...

— *Le quotidien d'un naturaliste comme vous, c'est passionnant ?*

— Je suis en quelque sorte un employé de bureau comme les autres...

— *Tous les gens qui ont un métier passionnant disent la même chose, comme s'ils étaient un peu gênés d'afficher tant de bonheur à la face du monde...*

— Je vous assure que, mis à part mes voyages sur le terrain — et je vous ai assez longuement expliqué que ce n'était pas du tout facile pour moi —, mon boulot est d'une routine effrayante. Ou bien je vais en bibliothèque faire des recherches, ou bien je suis en train de consulter les collections scientifiques au Musée (Thierry Robyns parle de l'Institut royal des sciences naturelles), ou bien je suis à ma table de travail en train de dessiner ou d'écrire. Je dois m'astreindre à certaines cadences, car je voudrais présenter mon deuxième bouquin aux éditeurs en cette fin d'année...

M.B. ■